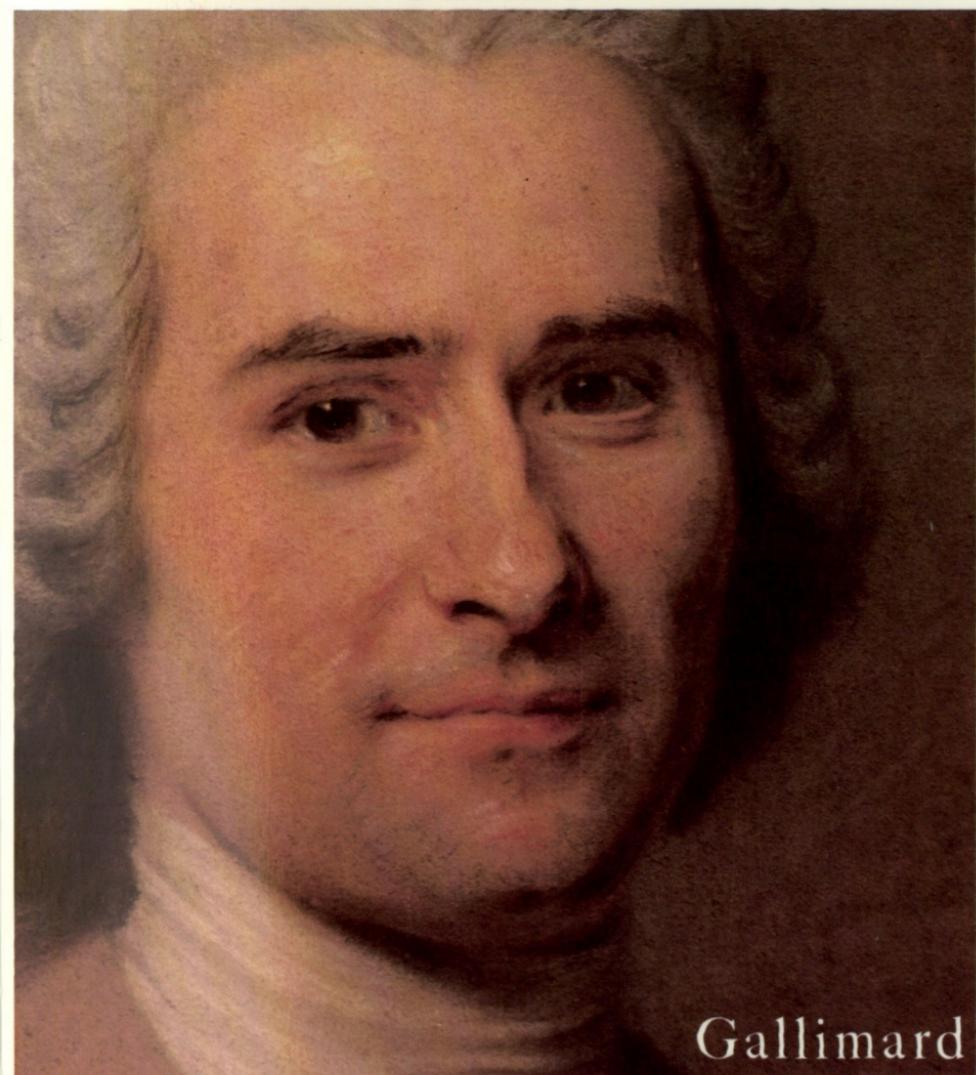


Jean Guéhenno

JEAN-JACQUES

HISTOIRE D'UNE CONSCIENCE

TOME I



Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SIMON MONDZAIN (*Les Peintres nouveaux*).
JOURNAL DES ANNÉES NOIRES.
VOYAGES.
LA FRANCE ET LES NOIRS.
LES AVENTURES DE L'ESPRIT.
CALIBAN ET PROSPERO suivi d'autres essais.

Aux Éditions Bernard Grasset

L'ÉVANGILE ÉTERNEL (Étude sur Michelet).
CALIBAN PARLE.
CONVERSION A L'HUMAIN.
JOURNAL D'UN HOMME DE QUARANTE ANS.
JEUNESSE DE LA FRANCE.
JOURNAL D'UNE RÉVOLUTION (1936-1938).
LA FOI DIFFICILE.
SUR LE CHEMIN DES HOMMES.
CHANGER LA VIE (*Mon enfance et ma jeunesse*).
CE QUE JE CROIS.
LA MORT DES AUTRES.

Chez d'autres éditeurs

DANS LA PRISON (*Éditions de Minuit*).
LA FRANCE ET LE MONDE (*Éditions de la Liberté*).
LA PART DE LA FRANCE (*Éditions du Mont-Blanc*).

Leurs figures

JEAN GUÉHENNO

de l'Académie française

JEAN-JACQUES

HISTOIRE D'UNE CONSCIENCE

I

En marge des « Confessions »

Roman et vérité

NOUVELLE ÉDITION

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Callimard, 1962.*

I

*En marge
des « Confessions ».*

PRÉFACE

N'oublions jamais que toutes nos méthodes ne sont que des moyens et que, même dans le domaine de l'histoire littéraire, ce qu'il y a de meilleur c'est encore la vénération et l'enthousiasme qu'elle suscite. Gardons-nous de croire que l'on a déjà beaucoup fait en comprenant, connaissant, pensant une méthode, que l'on tient le poète à sa merci, que l'on est en quelque sorte son maître, ou qu'il n'est pour nous qu'un sujet d'expérience. La plus petite image d'un vrai poète ne laisse pas d'être infiniment plus précieuse que le plus savant traité qu'elle nous inspire.

GUNDOLF (*Gœthe*, t. I
de la traduction française, p. 16).

Ce peut bien n'être ici qu'une assez ridicule entreprise.

L'idée m'en vint une première fois il y a une quinzaine d'années. Je venais de lire tout ce qui était alors paru de la correspondance de Rousseau dans la belle édition établie par Théophile Dufour. A mesure que j'avais dans ma lecture, le sentiment avait grandi en moi que sa vie avait été autre qu'il n'avait cru lui-même, autre que celle qu'il a racontée dans ses Confessions avec une probité exemplaire. De mon sentiment, je ne parvenais pas à me donner de raisons simples et claires. C'était peut-être qu'on ne se connaît jamais soi-même, que notre vie, telle que nous la vivons, est toujours différente de notre vie, telle que nous avons d'elle mémoire. Je sentais que les erreurs de Jean-Jacques tenaient au détail même de son récit. Je décidai de chercher ces erreurs, de

commenter page à page les Confessions, bien plus de les récrire, telles que d'innombrables documents et la correspondance en particulier le permettaient. J'y travaillai plus d'une année, et puis l'audace me manqua, ou le bon sens me revint.

Je fis mille réflexions sur les questions que Jean-Jacques lui-même s'était posées à l'instant de commencer son livre, en 1764 : « J'ai remarqué souvent, avait-il écrit, que même parmi ceux qui se piquent le plus de connaître les hommes, chacun ne connaît guère que soi, s'il est vrai même que quelqu'un se connaisse ; car comment bien déterminer un être par les seuls rapports qui sont en lui-même, et sans le comparer avec rien?... On se fait la règle de tout ¹. » Et cela ouvrait un droit à le surveiller, à le corriger. Mais il avait noté aussi : « Nul ne peut écrire la vie d'un homme que lui-même. Sa manière d'être intérieure, sa véritable vie n'est connue que de lui », et l'évidence de ces propos me rejetait à tous mes doutes. Il est vrai qu'il ajoutait tout aussitôt : « Mais en écrivant sa vie, il la déguise ; sous le nom de sa vie, il fait son apologie ; il se montre comme il veut être vu, mais point du tout comme il est. Les plus sincères sont vrais tout au plus dans ce qu'ils disent, mais ils mentent par leurs réticences, et ce qu'ils taisent change tellement ce qu'ils feignent d'avouer qu'en ne disant qu'une partie de la vérité, ils ne disent rien. Je mets Montaigne à la tête de ces faux sincères, qui veulent tromper en disant vrai. Il se montre avec des défauts mais il ne s'en donne que d'aimables : il n'y a point d'homme qui n'en ait d'odieux. Montaigne se peint ressemblant, mais de profil. Qui sait si quelque balafre à la joue ou un œil crevé, du côté qu'il nous a caché, n'eût pas totalement changé sa physionomie. »

Jean-Jacques échappait-il à la règle qu'il formulait ? Ne pouvait-il être lui-même de ces « faux sincères » que si lucidement il dénonçait ?

Mais, en 1766, il avait renoncé à toutes ses ratiocinations, supprimé toutes ces pages de la première préface. Il avait recommencé son œuvre, pris un cahier tout blanc, tout neuf, et sur la première page jeté ces lignes décisives : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de sa nature ; et cet homme, ce sera moi. Moi seul.

1. Cf. préface du premier manuscrit des *Confessions* publié par Th. Dufour, t. IV des *Annales Jean-Jacques Rousseau*.

Je sens mon cœur et je connais les hommes... Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise... Je me suis montré tel que je fus..., j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Être Éternel... » Comment ne pas se rendre à ces accents ? Allons, les Confessions étaient bien ce livre unique qu'il prétendait, « le seul portrait d'homme, peint exactement d'après nature et dans toute sa vérité, qui existe et qui probablement existera jamais ». Cet homme avait comme la passion de la confession. Il fallait le croire. Il n'avait pu mentir, ni même se tromper. Du moins sur l'essentiel. Il parlait devant Dieu comme un témoin, comme un martyr. Que pouvaient changer les petites recherches de l'histoire à ces paroles jaillies de l'abondance du cœur ? Je finis par me sentir tout à fait ridicule. On ne corrige pas les chefs-d'œuvre. Si les Confessions ne racontaient qu'une sorte de légende, cette légende serait toujours plus forte que la vérité même. Surtout il y avait leur beauté, cette beauté à laquelle moi-même, avec toutes mes petites notes savantes, ne pouvais résister. Il y avait cette ardeur contagieuse, infuse dans tous les mots, l'inépuisable poésie, la fièvre de la vérité, sinon la vérité. A quoi bon un nouveau commentaire, une nouvelle biographie de Rousseau ? J'abandonnai mon projet. Je rangeai mes papiers dans un tiroir et pendant des années, n'y pensai plus.

En 1941, dans les tristes et faux loisirs que faisait aux écrivains la servitude, je cherchai un grand compagnon, un homme qui ne se rende pas. Tout mentait autour de nous : je repensai à Rousseau. Je repris la correspondance, et sans rien vouloir clairement cette fois, sans bien savoir où ce travail de tous les jours me conduirait, me mis à vivre en compagnie de Jean-Jacques. Notre viatique, c'est notre fertilité, me disait-il dans ces jours sombres et lâches. Il n'avait pas été orgueilleux mais il avait été fier toute sa vie. Il savait ses misères et ses indignités, mais il savait aussi que chacun a les siennes, et que, si nombreuses et si grandes qu'elles soient, la conscience même que nous en avons est tout justement ce qui nous fait un homme. Plein d'œuvres, et après avoir publié les plus étranges et les plus beaux livres de son siècle, il proclamait que ce n'étaient pas là ses vrais titres, mais seulement d'être lui-même, quoi qu'il fût. Il me garderait sur le chemin de l'honneur.

Je rouvris mon tiroir et mes dossiers et me laissai prendre à mon plaisir.

Dans son cas, comme dans le cas de Goethe, nous avions la chance de pouvoir nous composer de lui trois images. Il y avait le Rousseau des Confessions, des Rêveries, l'être des souvenirs, celui qu'il rêvait d'avoir été. Il y avait le Rousseau des Discours, de La Nouvelle Héloïse, de l'Émile, de son œuvre enfin, celui qu'il avait voulu être, sa pensée qu'il avait décidé d'imposer au monde. Il y avait le Rousseau des documents, de la correspondance, ce qu'il avait été dans la confusion des circonstances et au hasard des aventures contradictoires, jour après jour, selon lui, malgré lui. Mais quel avait été le vrai Rousseau? Et tous, tant que nous sommes, qui sommes-nous d'abord, surtout? Ce que la conjoncture, les jeux du destin font de nous, ou bien ce que nous voulons être, ou bien encore ce que nous nous souvenons d'avoir été? Je me donnai la joie de regarder longuement un homme. Mais j'étais à la poursuite d'un fantôme. Ces trois images, je les superposais l'une à l'autre pour découvrir le vrai visage. Mais les traits se mêlaient, se brouillaient. Je commençai d'écrire.

Parce que je suis affligé d'une très mauvaise mémoire, je me trouvai contraint à pratiquer une singulière méthode. Je ne pouvais espérer garder en moi assez de faits pour saisir d'un coup et dans toute sa durée la vie de mon héros, et en ordonner le récit d'après un plan une fois arrêté. Force m'était de considérer sa pensée dans sa genèse, non dans ses résultats. Pas plus qu'à lui-même, sa vie, à aucun moment, ne m'aura semblé quelque chose d'achevé, de tout fait. Je décidai de la recomposer jour après jour, de ne rien lire, avant le temps venu, ni des œuvres, ni de la correspondance, ni des documents. Cette première partie conduira mon lecteur jusqu'en 1750; eh bien — le lui avouerai-je? — je ne sais guère mieux que lui ce qu'a été la vie de Jean-Jacques de cette année-là jusqu'à sa mort. Je ne le sais pas, ne souhaite pas le savoir mieux que Jean-Jacques lui-même ne le savait. Je voudrais découvrir sa vie, la vie, comme il le fit lui-même, être, chaque nouveau matin, comme lui surpris, exalté ou désespéré par la nouvelle aurore. J'attends aujourd'hui, comme lui, ce qui va résulter de ce discours qu'il a écrit dans une sorte de transe passionnée et qu'il a envoyé à l'Académie de Dijon avec cette devise destinée à le faire reconnaître : Decipimur specie recti, le Discours sur les Sciences et les Arts. Que vont dire tous les « céré-

monieux » de cette dénonciation de la cérémonie? Tous les gens à la mode, de cette dénonciation de la mode? Tous les profiteurs du désordre, de cette dénonciation du désordre? Il n'importe. Je sens avec lui, comme lui, qu'il ne peut plus désormais s'arrêter. Quoi qu'il advienne, il continuera. Il ne peut autrement. Il est désormais dans l'ordre profond de son être et a reconnu, parmi les hommes, sa mission.

Quant à moi, je n'ai plus qu'à le suivre humblement. Je n'ai pas eu de peine à entrer dans sa vie et ses passions. Tous les hommes de souche populaire peuvent se retrouver en lui. Pour si peu qu'ils aient eu le désir d'échapper aux limites de leur condition, de s'évader du pays banal où ils naquirent et de reconquérir le paradis perdu (et à qui cela n'est-il arrivé?), ils ont connu ses aventures et ses avanies. Mais nous restons en panne et nous résignons. Nos aventures n'ont fin ni sens, et nous oublions les avanies. Notre médiocrité nous sauve de nous perdre. Nous faisons petitement carrière et nous faufileons dans la bourgeoisie, parvenus, ratés plutôt, satisfaits. Lui, son génie le menait et lui faisait toucher les extrêmes. Son aventure n'a pas d'autre fin que sa mort. Un ruban qu'il vole, un pot de beurre qu'on lui vole, tout lui est bon : il ne lui en faut pas davantage pour mettre en cause l'ordre du monde. L'absolu de la justice et de la vérité peut seul lui suffire. Il ne se résigne ni ne démord jamais, dût-il être foudroyé. Nous autres avons peur de la foudre et végétons comme nous pouvons, dans l'entre-deux de la vérité et du mensonge, le clair-obscur de la justice et de l'injustice mêlées. Pourtant, nous n'avons, pour le bien comprendre, qu'à nous souvenir. Il nous remet en esprit une haute idée de nous-mêmes qu'en le regrettant nous ne cessons de trahir. L'offense qui fondamentalement inspire sa plainte et sa révolte, la plupart des hommes l'ont subie, et le seul frémissement de sa parole ranime en eux l'instinct d'une dignité qui jamais n'est tout à fait perdue.

Il a adjuré pathétiquement tous ceux qui parleraient de lui de ne dire que la vérité. J'ai fait les plus vrais efforts pour la découvrir, et je suis très sûr d'avoir tâché de l'exposer sans aucun préjugé d'aucune sorte, sine ira et studio. Nous sommes maintenant de si vieux compagnons. Je ne sens pour lui ni amour ni haine. Je l'admire et je le plains, comme on finit sans doute par admirer et plaindre presque n'importe quel homme qu'on a bien connu. Je ne condamnerai ni ne célébrerai son caractère. Ce

n'était, pour le caractère, qu'un homme comme tous les autres et la matière de ses vices était, selon la règle, la matière même de ses vertus. Ses apologistes ont tort de ne pas s'y résigner. Le vrai est qu'on peut aller à la grandeur par des chemins assez boueux. Ce qui m'importe n'est que de reconnaître comment ce bizarre assemblage de vices et de vertus a formé un homme, un homme unique assurément, mais en même temps exemplaire. Il s'est assez, trop vanté lui-même d'avoir été cet homme « unique ». Tous les hommes, après tout, sont « uniques¹ ». S'il n'avait été que cela, il ne serait qu'une curiosité de « petite histoire » et il faudrait laisser le linceul sans couleur du temps recouvrir sa cendre et son nom. Mais la chance ou la malchance, certaines conjonctures du destin et son génie ont fait de lui un extraordinaire résumé de la condition humaine dans les temps modernes, tel qu'on voit en lui se poser et se débattre un grand nombre des plus graves problèmes avec lesquels nous ne cesserons plus d'être aux prises. C'est ainsi qu'il ne peut mourir et qu'il est de toutes nos batailles.

En racontant sa vie et ses épreuves, j'espère bien ne pas m'évader de nos mauvais temps : ce n'est dans mon esprit qu'un moyen de les mieux comprendre. Mais surtout, ah ! que je voudrais une fois, dans ce long ouvrage, écrire les quelques lignes qui tireraient au clair l'intuition qui commanda son œuvre. Le plus grand artiste n'a que peu de nouveau à dire. Il n'est qu'une grande intuition, mais cette intuition a un caractère d'éternité, vaut

1. « Unique ». Quelle peur il avait d'être considéré comme un homme ordinaire. Voici ce qu'on peut lire dans les premières notes qu'il ait prises, vers 1760-1761, pour la composition de son « portrait » : « Je ne me soucie point d'être remarqué, mais quand on me remarque, je ne suis pas fâché que ce soit d'une manière un peu distinguée, et j'aimerais mieux être oublié de tout le genre humain que regardé comme un homme ordinaire. »

Nous voilà prévenus.

Et encore, dans les mêmes notes : « Jamais Homère et Virgile ne furent appelés de grands hommes, quoiqu'ils soient de très grands poètes. Quelques auteurs se tuent d'appeler le poète Rousseau le grand Rousseau, durant ma vie. Quand je serai mort, le poète Rousseau sera toujours un grand poète, mais il ne sera plus le grand Rousseau. Car s'il n'est pas impossible qu'un auteur soit un grand homme, ce n'est pas en faisant des livres ni en vers ni en prose qu'il deviendra tel. »

« Le grand Rousseau », ce sera lui. Il n'a sur ce point aucun doute. Il tiendra ce titre de sa conscience et de sa vie. Unique mais exemplaire. Cf. les notes rassemblées pour « mon portrait », *Annales Jean-Jacques Rousseau*, t. IV, p. 259 et suivantes.

en dehors de tous les temps. Quelque chose d'éternel, qui avait toujours été obscurément senti mais n'avait jamais été vu ni dit, se trouve, à un moment du temps et avec une singulière intensité, saisi par lui, tout voué qu'il soit lui-même à la mort. Le critique n'a rien fait encore sans doute tant qu'il ne s'est pas approché du génie, dont il analyse l'œuvre et la vie, tel qu'en lui-même enfin l'éternité l'a changé. Mais peut-être la seule voix du génie a-t-elle cette vibration éternelle, et c'est à lui-même toujours qu'il faut finalement revenir.

J'ai profité et profiterai du travail de tout le monde, de tous les critiques et de tous les érudits qui, avec une admirable opiniâtreté, tout au long des cent cinquante dernières années, ont recueilli des documents sur la vie de Jean-Jacques et fait la critique de son œuvre. Il n'est presque pas une ligne de cet ouvrage sous laquelle je ne pourrais mettre une note, une référence. Je n'ai négligé aucune source. Mais si ce livre n'est que savant, ne paraît à qui le lira que savant, je déclare qu'il ne vaut rien et est le plus inutile qui soit. Volontiers, si c'en était encore la mode, aurais-je, en le commençant, demandé aux Muses de mettre en moi, tout au long de ce travail, l'âlacrîté qui animait le jeune Jean-Jacques lui-même quand à seize ans il partit, sur la route de Confignon, à la découverte d'un monde qui devait bien plutôt le révéler à lui-même. Puissent-elles me protéger contre l'esprit de lourdeur et garder à cette vie prodigieuse que je vais raconter sa poésie, son mouvement et sa séduction. Puissent-elles surtout m'aider à sentir constamment et à dire comme il faut ce qui en fit la merveilleuse grandeur.

On ne sait quand exactement il lut pour la première fois les satires de Juvénal et, autodidacte, y distingua ces vers qu'aucun homme d'école jamais n'avait reconnus ni pensé à séparer :

Ille igitur nunquam derexit braccia contra
torrentem, nec civis erat qui libera posset
verba animi proferre et vitam impendere vero.
Sic multas hiemes atque octogensima vidit
solstitia.

C'est dans cette fameuse satire où le sénat romain délibère sur le turbot de Domitien. Un certain Crispus intervient à son tour.

C'est un vieil homme, bénin et aimable, au parler doux et conciliant, une sorte d'Oronte. « Il n'était pas citoyen à se raidir contre le torrent ni à crier les libres paroles que lui inspirait son cœur, ni à soumettre sa vie à la vérité. C'est ainsi qu'il put voir beaucoup d'hivers et quatre-vingts solstices... » Mais il s'agissait bien de Crispus, et du turbot de Domitien! Jean-Jacques ne vit plus sur la page blanche que ces mots rayonnants : Vitam impendere vero. Soumettre sa vie à la vérité. Ces mots disaient son drame, sa vie et son combat. Il était, lui, ce citoyen, ce Romain. Il sentait en lui l'âme des républiques mortes. Cette devise éclatante lui appartenait à lui seul. Il avait le droit de l'inscrire au front de tous ses livres. Le génie n'est qu'une certaine intensité. Il donne à tout la plénitude. Pas un homme qui n'ait ses minutes de grâce et de dignité. Le souci d'être vrai nous traverse parfois comme une flèche. Mais ce qui n'est en nous qu'un scrupule passager, inefficace et dont nous nous souvenons seulement pour la vanité que nous en tirons, est devenu en Jean-Jacques une angoisse qui a rempli tout son esprit et commandé toute sa vie. Le génie opère comme la folie. Avez-vous vu des lettres de fous? Ils changent d'écriture soudain, ils se mettent à écrire en grandes capitales ou soulignent au crayon bleu ou rouge des mots qui, dans l'instant, leur paraissent plus chargés de vérité et de raison. Jean-Jacques isole lui aussi ces mots pathétiques. Il ne cesse de les voir comme un ordre auquel il doit obéir toujours.

Raconter la vie de Jean-Jacques, ce n'est peut-être qu'écrire le drame de la sincérité. Vitam impendere vero. Cette sentence si simple n'a qu'une fausse clarté. Elle est pleine d'ambiguïtés. Où est la vérité? Pouvons-nous prétendre qu'elle ne soit qu'en nous? Un homme sincère est-il donc toujours un homme vrai? Il s'agit de vérifier ce qu'un homme peut supporter de vérité et plus particulièrement de vérité sur soi-même, ce qui reste encore de mensonge dans l'homme le plus véridique. C'est un grand problème d'être soi. La probité se conquiert et se perd par d'obscurcs voies. Mais la volonté continue et appliquée de vivre dans la vérité suffit à assurer à quiconque en est capable une prodigieuse puissance. A sa sincérité, il se peut que Jean-Jacques ait été forcé par les circonstances, par la maladie, par le malheur. Il se peut même qu'il n'en ait pas tout le mérite. Il n'importe. Quand il serait né menteur, il suffirait que sa vie l'ait fait sincère et qu'il n'y ait plus eu pour lui de possible retour. Dès lors il vécut comme il pensa

et il pensa comme il vécut, un peu farouchement quelquefois et non sans pose, mais sur cet échafaud où son génie d'écrivain l'avait placé, on put voir, dans un cas exemplaire, ce que pouvait la probité totale d'une vie et d'une pensée accordées, quelle force d'éclatement elle avait, quel rayonnement, quelle valeur proprement révolutionnaire. Il ne fut pas le martyr qu'il croyait, mais il enviait la gloire des martyrs, et ses paroles n'eurent tant d'écho que parce qu'il parla quelquefois comme seuls parlent en effet les martyrs.

Les historiens, les économistes, les philosophes attribuent bien des causes à nos révolutions. Mais le principe éternel des révolutions n'est rien d'autre sans doute que l'angoisse de la vérité et la volonté passionnée qui quelquefois naît dans une conscience plus exigeante d'accorder, coûte que coûte, le désordre du monde et une idée du juste et du vrai qu'elle a toute seule formée. La révolution que Jean-Jacques portait en son esprit ne peut jamais finir. Cet « extravagant musicien » ! Ainsi le qualifiait un jour Barrès. Il se peut bien. Mais nous ne cesserons jamais d'extravaguer comme lui (et Barrès lui-même...) s'il est vrai que vient toujours une heure où, las du monde et des hommes tels qu'ils sont, nous ne nous résignons pas à cette injuste déchéance et, comme des dieux, remettons à la fonte la création.

Janvier 1948.

ajoutait-il, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. » Quant à l'invitation : « Je suis sensible à votre invitation, concluait-il, et si cet hiver me laisse en état d'aller, au printemps, habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerais mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches; et quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, et le moly, qui empêche les hommes de le devenir. » Lotos, moly, quel laborieux galimatias! Pauvre Jean-Jacques! pourquoi tant de grimaces!

Voltaire dut bien rire. Il n'avait pourtant été lui-même ni très naturel ni très sincère. Mais il n'avait jamais fait profession publique de l'être. Même il jugeait les mensonges de la politesse une sorte de générosité. On a retrouvé à Saint-Pétersbourg, dans sa bibliothèque achetée par la grande Catherine, l'exemplaire même du *Discours*¹ que Jean-Jacques lui avait offert. Dès le premier moment il avait reconnu l'adversaire. En marge de cette ligne de Jean-Jacques : « L'homme qui médite est un animal dépravé... », un gros trait signale sa colère. Il note ailleurs : « Mauvaise métaphysique..., ridicule..., pitoyable..., faux..., mauvais roman..., chimère..., galimatias..., abominable... » Ce Rousseau lui apparaissait comme un autre Pascal, incapable de se tenir dans la nature et dans la vérité. Il l'injurie : « Fou que tu es!... Comme tu outres tout! Comme tu mets tout dans un faux jour! » En face d'une phrase où Jean-Jacques condamne « l'ardeur de faire parler de soi », il écrit : « Singe de Diogène, comme tu te condamnes toi-même! » et, en marge des fameuses phrases qui condamnaient le premier propriétaire : « Quoi, celui qui a planté, semé et enclos, n'a pas droit au fruit de ses peines... Quoi! un homme injuste et voleur aurait été le bienfaiteur du genre humain! Voilà la philosophie d'un gueux! »

Ils n'étaient d'accord que sur un seul point. Lorsque Jean-Jacques, contre Pufendorf, proteste qu'on ne peut « se

1. Il n'est pas sûr que ces annotations soient de 1755. Voltaire ne fit alors que feuilleter le livre sans doute; il ne le lut avec soin et ne l'annota que plus tard, quand parut le *Contrat social*. Les injures qu'on trouve dans ces notes le donnent à penser : « Pauvre échappé de la vérole ». C'est seulement à partir de 1762 que Voltaire donna à Jean-Jacques ce beau titre. Cf. *Œuvres de Voltaire*, Édition Moland, t. 32, p. 468 et sq.

dépouiller de sa liberté en faveur de quelqu'un » et qu'on ne saurait le faire « sans dégrader son être », alors Voltaire admire et note en marge : « Très beau ».

Ainsi les deux hommes s'observaient, s'éprouvaient. Ces lettres complimenteuses et trop polies préluèrent à une longue bataille, une bataille qui n'est pas finie encore et où nous sommes tous intéressés. Ce même hiver, le président de Montesquieu était mort. Il avait enseigné comment la liberté pouvait être le résultat d'un sage tempérament entre les forces diverses qui composent la société. Trop tard. La société était trop vieille pour l'entendre, les puissants trop attachés à leurs préjugés et à leurs privilèges, les faibles à leurs rancunes. La fin du siècle allait appartenir à ces deux hommes, à ce bourgeois conquérant et à ce plébéien offensé. Tous nos débats d'aujourd'hui étaient déjà en eux. Ils avaient le même instinct de la liberté. Pour l'un et pour l'autre, brimés, contraints chacun à leur manière, c'était une dignité à conquérir. Mais l'un était un riche et l'autre effectivement un « gueux », et l'avenir montrerait que par les mêmes mots ils ne pouvaient signifier tout à fait les mêmes choses. Compagnons d'armes et pourtant adversaires. Viendrait le temps où les partisans de l'un verraient dans la propriété le moyen même de la liberté, tandis que les partisans de l'autre la dénonceraient comme sa limite et sa ruine.

Le débat entre les deux hommes devint tout de suite public. Le *Mercur*e publia leurs deux lettres. Jean-Jacques n'en fut pas fâché. La lettre de Voltaire lui « faisait honneur ». Mais le texte que le *Mercur*e donna de la sienne était mutilé et formait « un vrai galimatias »; il protesta avec véhémence contre cette inégalité de traitement.

Les académiciens de Dijon avaient cette fois dédaigné son *Discours*, mais il n'avait plus besoin d'eux. Diverses réfutations parurent. Mais à peine prit-il la peine de répondre. Au mois d'août, le *Mercur*e publia, sous le nom de Philopolis, une lettre d'un savant de Genève, Charles Bonnet, naturaliste et métaphysicien, qui avait étudié, entre autres choses, les mœurs du puceron lanigère et découvert dans la philosophie de Leibniz des raisons d'être fort satisfait du monde comme il allait. Bonnet soutenait que la société « résultait immédiatement des facultés de l'homme et par conséquent de sa nature »